Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 26 (1954-1956)

Heft: 1

Artikel: Michelet et l'architecture gothique

Autor: Pommier, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869934

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MICHELET ET L'ARCHITECTURE GOTHIQUE

Ce n'est pas sans émotion que je prends la parole au sein d'une Université à laquelle je suis attaché par un lien personnel, et dans une cérémonie où nous ne voyons plus parmi nous, sinon par la vivacité du souvenir, celui-là même à l'initiative de qui je dois en premier lieu l'honneur qui m'a été fait il y a six ans, le maître éminent dont nous venons d'entendre le si juste éloge, mon très cher et très regretté compatriote, collègue et ami, René Bray. Comme j'aurais eu plaisir à parler avec lui du grand homme qui va nous occuper ! L'héroïque volonté de Michelet, son ardent patriotisme, Bray les retrouvait en lui-même. Il n'avait qu'à suivre sa propre inclination pour s'intéresser, comme son prédécesseur Paul Sirven, à cette illustre mémoire. Certes, je ne songe pas à comparer aux grands livres de Bray les éditions, si excellentes soient-elles, qu'il a données de l'historien moraliste. Par là, néanmoins, il a maintenu une tradition, tout en formant des disciples aptes à la continuer : c'est sous ses auspices que j'ai fait, il y a quelques années, la connaissance de l'un d'eux, Jeanlouis Cornuz. Dans un tel climat, j'ai pensé que je pourrais, sans dissonance, traiter le sujet que je propose à votre attention.

I

Les pages de Michelet sur l'architecture gothique sont célèbres, et elles méritent de l'être. Chez la plupart des grands écrivains, il existe un point central, vital, sur lequel, si on les interroge, leur réponse éclaire l'organisme de leur pensée. Pour Michelet, ce point révélateur pourrait bien être son attitude à l'égard du moyen âge, laquelle à son tour se laisse saisir dans ses idées sur l'architecture gothique et dans leurs importantes variations.

Né l'un des premiers de la couvée romantique, Michelet s'est formé à une époque de vive curiosité pour nos antiquités nationales, d'engouement pour le moyen âge, de *furor gothicus*. Louis Maigron s'est fait l'historien de cette mode. Plus sérieux fut le développement des études archéologiques auquel a travaillé Prosper Mérimée, et que favorisa la création du Comité historique des Arts et Monuments dont Adolphe-Napoléon Didron devint secrétaire en 1835.

Que Michelet, comme V. Hugo[1] et Sainte-Beuve, ait participé à ce mouvement, on doit en être d'autant moins surpris qu'il s'est toujours montré fort ouvert aux impressions artistiques. Si Augustin Thierry a reçu le choc que l'on sait des *Martyrs* de Chauteaubriand, et Renan, de l'*Histoire de France* de Michelet lui-même, c'est-à-dire, pour l'un comme pour l'autre, de textes littéraires — Michelet, lui, c'est au Musée des Monuments français, c'est aux visites qu'il y avait faites tout jeune avec sa mère, qu'il a obstinément rapporté sa vocation. A en croire même sa Préface de 1869, l'une des décisions capitales de sa carrière d'écrivain aurait eu une origine analogue. Je rappelle qu'après avoir mené l'*Histoire de France* jusqu'à la mort de Louis XI, au lieu de continuer par le règne suivant, celui de Charles VIII, Michelet fit un bond jusqu'en 1789, pour ne revenir à la Renaissance qu'après les sept volumes publiés de son *Histoire de la Révolution*. Pourquoi cette interruption? Parce que, raconte-t-il, un jour qu'il était monté au haut de la cathédrale de Reims, il y découvrit des cariatides représentant «une guirlande de suppliciés». «Ce pilori du peuple... placé au-dessus de l'autel» lui fut un avertissement. «Je ne comprendrai pas», se serait-il dit, «les siècles monarchiques, si d'abord, avant tout, je n'établis en moi l'âme et la foi du peuple.»[2] Ai-je besoin d'ajouter que cette explication rétrospective, n'en déplaise au récent présentateur de Michelet, Roland Barthes[3], n'a aucune chance d'être vraie? J'aimerais encore mieux croire V. Hugo quand il assure que c'est dans cette cathédrale de Reims, pendant le sacre de Charles X, en 1825, qu'il entendit pour la première fois le nom de Shakespeare de la bouche de Charles Nodier[4].

[1] Cf. Lucien Refort, *L'Art gothique vu par Victor Hugo et Michelet*, dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1926, pp. 390-394.

[2] *Histoire de France, nouvelle Edition, revue et augmentée*, tome 1er, Paris, Librairie Internationale ; A. Lacroix, Verboeckhoven & Ce, Editeurs à Bruxelles, etc. 1871, p. XXXV-XXXVI. Voir plus loin p. 28.

[3] Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, Editions du Seuil, [1954], p. 55 et p. 68-69.

[4] Victor Hugo, *William Shakespeare. — Post-scriptum de ma vie*. Albin-Michel. Paris. Imprimé par l'Imprimerie nationale, 1937, p. 250 *(Reliquat)*.

Mais qu'importe ! si elle n'a pas eu le genre d'effet que Michelet lui attribue, cette rencontre l'avait pourtant assez frappé pour qu'il l'évoquât encore au soir de sa vie. Riche était son expérience. Les monuments de Paris, sa chère ville natale, ceux de la France et de l'étranger, il les a, dans ses promenades et ses voyages, consultés comme des archives de pierre, plus encore qu'il n'en admirait la beauté.

Telle est la place qu'il a donnée à l'art dans son œuvre historique. De l'y avoir fait entrer à côté de la géographie, du droit, des facteurs économiques, il s'en est prévalu comme de sa grande originalité. Mais s'il s'est intéressé aux productions de l'art, et même, sous l'influence de Schelling, à sa philosophie, il s'est rarement placé au point de vue de la technique. Il a connu des architectes, mais l'initiation véritable lui a manqué. Les édifices lui parlent surtout par leur symbolisme humain. Nous nous ferions tort à nous-mêmes en le chicanant pour ses lacunes ou ses erreurs.

Souvenons-nous aussi de ce qu'était la science architecturale au moment où Michelet a commencé à écrire. Ce mot même de *gothique*, il était, et à bon droit, discuté. On l'employait couramment pour désigner une chose trop ancienne, hors de mode : ce sens péjoratif n'est pas absent de la phrase où Michelet analyse la désaffection d'après 1830 à l'égard du catholicisme : « L'église est un musée gothique que visitent les habiles... »[5] Les antiquaires ne sentaient que trop l'équivoque de cet adjectif. L'un d'eux, dont j'aurai souvent à reparler, Arcisse de Caumont, écrivait en 1824 : « La dénomination de *gothique*, donnée à l'architecture à ogives, est tout à fait impropre, en tant qu'elle fait entendre que les Goths furent les inventeurs de ce genre. »[6] C'est là en effet l'acception première, dans laquelle Michelet a pris une fois ce terme, le jour où il a signalé la pesante masse du tombeau de Théodoric à Ravenne comme étant « peut-être le seul monument gothique qui reste au monde aujourd'hui. »[7] Pour éviter l'inconvénient de cette appellation, les spécialistes en essayèrent d'autres. Cau-

[5] *Histoire de France*, t. II, L. Hachette, 1833, p. 659-660. — Cf. encore : « Si les morts reviennent en plein jour, si ces revenants gothiques hantent nos rues au grand soleil, etc. » (*Le Prêtre, la Femme et la Famille*, nouvelle édition, Calmann-Lévy, éditeur, 1878, p. XVII ; dans la Préface de la troisième édition datée d'avril 1845). Charles le Téméraire « figure une sorte de Louis XIV gothique tenant la table ronde du roi Arthur ». (*Histoire de France au XVIe Siècle. Renaissance*. Paris, Chamerot, 1855, p. 247. C'est le t. VII de l'*Histoire de France*.)

[6] *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Normandie*. Premier volume. Caen, Librairie de Chalopin fils, 1825, p. 602. L'étude de Caumont, *Essai sur l'Architecture religieuse du moyen âge, particulièrement en Normandie*, tient les pages 535-677. Cet *Essai* avait été lu à la Société le 8 mai 1824.

[7] *Histoire de France*, t. I, L. Hachette, 1833, p. 173.

mont, en les passant en revue, déclare avoir été tenté, quant à lui, de nommer *romantique* l'architecture à ogives, « par opposition à l'architecture romane qui offre encore quelque chose de classique, puisque ses principaux caractères sont tirés de l'antiquité. »[8] Le parallélisme avec la littérature eût été remarquable, mais Caumont renonça à son idée.

II

Il est assez facile de voir où Michelet a puisé ses premières connaissances. Les célèbres pages du *Génie du Christianisme* sur l'origine de l'architecture gothique, imitation de nos forêts,[9] ne semblent guère avoir impressionné un homme qui a toujours marqué une grande réserve, et même une antipathie décidée contre Chateaubriand et son groupe. En revanche, Michelet a fait son profit de deux sortes de publications : monographies d'églises, et ouvrages généraux traitant de l'art religieux au moyen âge.

Dans le climat si favorable de la Restauration parut en France toute une floraison d'études sur les cathédrales de Reims, de Strasbourg, de Paris, de Chartres, sur Saint-Ouen de Rouen, études qui avaient pour auteurs Etienne Povillon-Piérard, l'Alsacien Jean-Geoffroy Schweighaeuser et Antoine Gilbert. A l'étranger, Gaetano Franchetti pour la cathédrale de Milan (1821) et Sulpiz Boisserée pour celle de Cologne. Il convient d'insister sur ce dernier ouvrage, paru en français en 1824, à Stuttgart et à Paris, sous le titre : *Histoire et description de la cathédrale de Cologne, accompagnée de recherches sur l'architecture des anciennes cathédrales.* Je pourrais apporter de nombreux témoignages [10] prouvant le prestige de ces deux volumes gr. in-folio ; l'un d'eux contenait d'admirables planches. Michelet parle de cette publication dès 1831.[11] Dans la conscience française,

[8] *Mémoires, etc.*, premier vol., p. 603.

[9] « ... Tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique » (*Génie*, troisième partie, livre I, chapitre VIII et dernier).

[10] Caumont, *Mémoires*, etc., *loc. cit.*, p. 606, n. 1 ; *Cours d'Antiquités monumentales, professé à Caen, en 1830*, t. IV, Paris, Caen, Rouen, London, 1831, p. 33 et n. 1 ; *Revue encyclopédique*, décembre 1824, t. XXIV, p. 577 et suiv., etc. Michelet verra Boisserée à Munich en juillet 1842. (Gabriel Monod. *Jules Michelet, Etudes sur sa vie et ses œuvres avec des fragments inédits*, Paris, Librairie Hachette & Cie, 1905, p. 178.)

la cathédrale de Cologne se profila longtemps comme le type accompli de l'architecture chrétienne du moyen âge. L'influence allemande, on le voit, ne se confinait pas à la littérature, en ces temps de romantisme.

J'en dirai autant de l'influence anglaise, à cela près qu'elle s'était exercée plus tôt, et que les antiquaires de Grande-Bretagne n'avaient plus grand'chose à apprendre à leurs élèves du continent. Créée en 1824, la Société de nos Antiquaires normands joua dans les progrès de l'archéologie monumentale un rôle décisif. Deux d'entre eux, et non des moindres, furent en relations avec Michelet : Auguste Le Prevost, né à Bernay près d'Evreux en 1787, celui qui mit en usage les noms de gothique rayonnant et de gothique flamboyant[12] : il fut l'ami de Sainte-Beuve ; et cet Arcisse de Caumont que nous connaissons déjà, plus jeune (il était né à Bayeux en 1802), et à qui revient le premier rang. Le Fonds Michelet de la Bibliothèque Saint-Fargeau, à Paris, contient des lettres de l'un et de l'autre. J'y ai trouvé aussi un billet de Mme Angelet, la gouvernante de la jeune princesse Clémentine, fille de Louis-Philippe, à qui, comme on sait, Michelet donnait des leçons. On y lit : « Mme Angelet... remercie [Monsieur Michelet] ... de son aimable attention ; mais d'après la recommandation qu'il lui avait faite, elle s'était déjà procuré l'ouvrage de M. de Caumont ; déjà elle l'a lu, et elle compte l'emporter avec elle. Son intention est de partir pour Rouen mardi ou mercredi au plus tard. Aux Tuileries, dimanche matin ». Ainsi Michelet, qui avait rendu compte du premier tome du *Cours* de Caumont dans la *Revue des Deux-Mondes*, recommandait aussi de vive voix le tome IV, consacré précisément à l'Architecture religieuse du moyen âge.[13] Il l'utilisa beaucoup pour le tome II de son *Histoire de France*. Et c'est une dette de reconnaissance qu'il acquitta par cet hommage dans une des notes de ce volume : « La gloire d'avoir donné un principe scientifique à l'histoire de l'art gothique revient à la province qui offre le plus de monuments en ce genre. A la tête de nos antiquaires normands, je dois citer MM. Auguste Prévost et de Caumont. »[14]

[11] Dans son *Introduction à l'Histoire universelle*. Paris, L. Hachette, avril 1831, p. 83.

[12] Cf. Caumont, *Mém., loc. cit.*, p. 607-608.

[13] Le billet est classé en 1833 : A 4863 (8). Le t. IV du *Cours d'Antiquités*, etc. de M. de Caumont porte, nous l'avons dit, le millésime de 1831, mais il n'est annoncé dans la *Bibliographie de la France* que le 19 janvier 1833.

[14] *Histoire de France*, t. II, 1833, p. 673, n. 3 (Principe de classification d'après l'« œil de la croisée gothique »).

[15] *« Notre-Dame de Paris » et les antiquaires de Normandie*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1953, p. 319-344.

Que ces savants de province aient eu également leur part dans la genèse de *Notre-Dame de Paris*, rien de plus vraisemblable, et rien de mieux établi depuis la récente étude de Georges Huard.[15] Mais ce roman, à son tour, cet effet devint une cause, et combien puissante ! Comment Michelet aurait-il échappé à son action ? Jamais le symbolisme architectural n'avait été posé avec autant d'abondance et d'éclat que dans le fameux chapitre : *Ceci tuera cela.* Cette fin du Livre V, il est vrai, n'existait pas dans les premières éditions de *Notre-Dame de Paris.* Mais elle a été ajoutée dès 1832,[16] assez à temps pour que l'auteur de l'*Histoire de France* pût la méditer. De là telle phrase de son tome II, sur ces verbes de pierre que sont les cathédrales et qui en disent plus que de longs récits.

III

C'est au sein de ce mouvement d'idées que Michelet commença à produire. Je pourrais citer une Note publiée par Gabriel Monod,[17] Note de 1829 et déjà relative au gothique. Mais nous avons hâte d'arriver au petit livre « d'un incroyable élan » qui s'appelle l'*Introduction à l'Histoire universelle* (1831). Michelet, à cette date, aime le moyen âge, il aime cette « merveilleuse légende » qui s'est cristallisée dans des pierres, à Cologne, à Strasbourg... Mais n'attendez pas de lui des notations pittoresques. Pour ce génie essentiellement volontaire, notre monde est le théâtre d'une guerre qui ne doit finir qu'avec lui, celle de la liberté contre la fatalité. Le symbole architectural prend place dans cette philosophie de l'histoire. La fatalité, vous l'apercevrez dans la « tyrannie de la matière » qui contrarie l'élan de l'aiguille vers le ciel. Vous l'apercevrez dans cette survivance du paganisme qui entoure l'édifice, dans ces « mille figures équivoques de bêtes hideuses ». Mais si le « vœu » de l'homme est « arrêté dans son vol », « la flèche, qui jaillit..., proteste auprès du Très-Haut que la volonté du moins n'a pas manqué ».

Ce passage s'accompagnait en note d'une citation de Raoul Glaber[18] qui fut remarquée de Hugo et de Musset. Il s'offre à nous comme

[16] *Notre-Dame de Paris,* livre cinquième, chap. II. Voir l'édition de l'Imprimerie nationale, 1904, pp. 450, 457.

[17] *La vie et la pensée de Jules Michelet (1798-1852).* Tome 1er, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 235e fascicule, Edouard Champion, 1923, p. 261.

[18] *Introduction,* etc., 1831, p. 25 ; et la note (p. 82) qui donne la citation de R. Glaber.

un prélude au brillant morceau que Michelet, deux ans plus tard, mit à la fin du tome II de son *Histoire.* Ce volume mérite une mention : il s'ouvre par le *Tableau de la France,* et se termine par trente-cinq pages sur l'art gothique, qui ne sont pas d'une moindre beauté.

Dans la réaction anticléricale qui suivit l'effondrement du trône de Charles X, Michelet pense n'avoir plus rien à craindre du principe d'où est né l'art médiéval. De là chez lui un sentiment complexe fait d'une sympathie attendrie, mais aussi d'un doute sur les destinées du christianisme. La voix du prêtre est bien faible pour remplir ces vaisseaux, où montait la rumeur d'un peuple. Sous le regard de Michelet, l'édifice délaissé devient une personne : « C'est en vain que la vieille église gothique élève toujours au ciel ses tours suppliantes, en vain que ses vitraux pleurent, en vain que ses saints font pénitence dans leurs niches de pierre... » Michelet croit ce monde condamné ; puis, dans un sursaut, il le reprend à la mort: l'art chrétien, comme le christianisme, ressuscitera au troisième jour.[19]

A un écrivain aussi imaginatif, aussi sensible, demanderons-nous compte de son opinion sur un problème technique, sur l'origine de l'ogive ? Il nous importe assez peu qu'il ait fait un mauvais choix parmi les théories exposées par Caumont, et qu'il croie avec Charles Lenormant, le neveu par alliance de Mme Récamier, que l'ogive nous est venue d'Orient, de Perse.[20] Lorsque Caumont encore et Boisserée lui dévoilent l'arithmétique mystique des constructions, on sent qu'il s'instruit en écrivant : il n'en revient pas d'apprendre que « le nombre dix et le nombre douze... dominent » toute la cathédrale de Cologne. L'un « est le nombre humain, celui des doigts » ; l'autre est « le nombre divin, le nombre astronomique ; ajoutez-y sept en l'honneur des sept planètes. »[21] Quelle merveille !

Mais cette initiation ne laisse pas Michelet passif. Au contraire, il entend bien faire acte de maîtrise: et par le style et par le méthode. Par le style: substituer au terne didactisme des spécialistes, cette prose chaleureuse, frémissante, dont il a le secret. Par la méthode: les antiquaires normands avaient comparé douze cents églises de différents âges. Michelet, lui, vise à l'intérieur,[22] à ne faire qu'un avec cette

[19] *Histoire de France,* t. II, 1833, pp. 659, 694-695.

[20] *Cours d'Antiquités,* etc., t. IV, pp. 33, 194 et suiv. Pour Ch. Lenormant, revêtu du prestige d'avoir voyagé en Egypte avec Champollion, cf. pp. 206 et suiv. Et voir encore J. Michelet, *Histoire de France,* etc. *Renaissance,* 1855, p. LXXV (« L'ogive arabe et persane, etc. »).

[21] *Histoire de France,* t. II, p. 676.

[22] Voir sur cette démarche de sa pensée ce tome II, p. 663 et la Préface de 1869 (*Histoire de France, nouvelle édition,* t. I, 1871, p. XV-XVII).

architecture — comme avec la France. Mais où trouver le principe de formation, la loi organique ? D'une part, dans le grand mystère du christianisme, la Passion ; et de l'autre dans l'histoire, la métempsycose de l'art.

Qu'est-ce que l'église, en effet, sinon une Passion de pierre, ou mieux le Patient lui-même ? « La nef, étendant ses deux bras, c'est l'Homme sur la croix; la crypte,... c'est l'Homme au tombeau; la tour, la flèche, c'est encore lui, mais debout, et montant au ciel. » Regardez maintenant « ce chœur, incliné par rapport à la nef »: n'y voyez-vous pas une « tête penchée dans l'agonie » ? Levez les yeux : ne reconnaissez-vous pas du sang dans la « pourpre ardente » des vitraux ? Envahi par le sentiment de ce mystère, Michelet ose à peine toucher les pierres, marcher sur les dalles. « Tout cela saigne et souffre encore ». Ce chef-d'œuvre de l'art, est-ce donc le triomphe de la Mort ?...

Oui et non ! Il faut lire dans ces pages, je ne peux qu'y renvoyer, comment la vie et la nature se réintroduisent sous l'efflorescence des formes. Cette voûte que l'on prenait pour un linceul est brodé comme un voile, le voile d'Isis. Et si nous doutons encore, Michelet nous presse par une interrogation qui nous replace en plein romantisme, ou plutôt nous rappelle que nous y sommes: « Roméo et Juliette ne s'unissent-ils pas dans un tombeau ? »[23] Si Michelet a aimé la mort, c'est qu'il y retrouvait la vie, attirante jusque dans cet embrassement funèbre.

A la place du Patient divin, n'est-ce pas Michelet lui-même qui s'identifie maintenant à l'église dont il traverse les âges, depuis la basilique du tribunal romain jusqu'à l'ornementation du XVe siècle ? Ayant appris de Caumont que l'usage des chapelles souterraines cessa « presque entièrement après l'adoption de l'architecture à ogives »,[24] Michelet sort, lui aussi, des catacombes, il monte dans l'air extérieur avec la flèche, ce « profond soupir d'une poitrine oppressée depuis mille ans. »[25] Balzac venait de décrire dans un de ses premiers Contes une sorte d'hallucination qu'il aurait eue à Saint-Gatien de Tours : cette cathédrale se serait mise à danser autour de lui. Ce branle ne se retrouve pas chez Michelet, mais une sorte de vie latente qui travaille la pierre. D'où viennent ces larges baies de la nouvelle architecture ?

[23] *Histoire de France*, t. II, 1833, p. 661-662.

[24] *Cours d'Antiquités*, etc., t. IV, p. 123.

[25] *Histoire de France*, t. II, 1833, p. 673. Michelet se souvient sans doute de cette phrase, lorsqu'il écrit dans l'*Introduction* à son volume *Renaissance*, à une époque pourtant où il est bien changé : « ... ces édifices grandioses, où la poitrine de l'homme trouve enfin la respiration, avec le vague du rêve et la liberté des soupirs ». (*Histoire de France*, etc., *Renaissance*, 1855, p. VIII).

Le cœur de l'église a battu d'amour pour Dieu, si fort qu'il a fait jour dans son enveloppe. Gilbert dérivant le terme d'*ogive* de l'allemand *aug*, œil,[26] Michelet accompagne l'éclosion de l'organe qui, dans « l'orbite amaigri et profond » de sa croisée, fait effort pour s'ouvrir. La croisée elle-même tend vers la gloire de la lumière : elle était enfoncée dans la profondeur des murs, comme le solitaire dans sa grotte, toute repliée en soi, méditant et rêvant ; il lui faut des siècles pour avancer du dedans au dehors, où elle rayonne enfin en belles roses mystiques.[27]

Il y a un titre que l'on donnait au moyen âge à l'artiste qui, en façonnant la matière, la spiritualisait : « le maître des pierres vives », *Magister de vivis lapidibus.* Ce nom convient à Michelet. Telle est la magie de ce style, qui anime tout ce qu'il touche. J'en donnerai un dernier exemple. Michelet avait sous les yeux cette phrase de Caumont : « On garnit en même temps les bas-côtés du chœur de chapelles qui produisirent un grand effet en rayonnant autour du sanctuaire. »[28] Rien de plus plat. L'historien-poète le sent, et il introduit son *moi,* il apostrophe l'église : « Tant belle soyez-vous, merveilleuse cathédrale..., vous ne pouvez me contenir. Il faut qu'autour de l'église nous bâtissions de petites églises, qu'elle rayonne de chapelles.»[29] Cette expansion infinie du cœur humain est un beau thème poétique. Cependant il me semble que nous approchons ici du point où l'art du prosateur dégénère en procédé.

N'y a-t-il pas aussi quelque artifice dans la manière dont Michelet retrouve tous les temples dans le temple chrétien ? Il se sera laissé entraîner, je crois bien, par la lecture d'une page de Gilbert.[30] Les figures debout sur les contreforts lui rappellent l'iman sur les minarets. Les « ponts dentelés » des arcs-boutants le font penser à ce « pont aigu des Persans, par où les âmes sont obligées de franchir l'abîme »,[31] et que Hugo aura peut-être dans l'esprit en composant la petite pièce des *Contemplations* intitulée « Le Pont ». Ce syncrétisme répond certainement à un besoin chez Michelet, celui d'avoir, de tenir en une œuvre l'apport des diverses civilisations. De là cette *Bible de l'huma-*

[26] *Description historique de la basilique métropolitaine de Paris, ornée de gravures.* Paris, chez Adrien Le Clere, 1821, p. 56, n. 1.

[27] *Histoire de France,* t. II, 1833, p. 673-674.

[28] *Cours d'Antiquités,* etc., t. IV, p. 122.

[29] *Histoire de France,* t. II, 1833, p. 674-675.

[30] Dans la *Description historique,* etc., mentionnée ci-dessus ; voir « Arcs-boutans et Galeries », notamment p. 132 et n. 1.

[31] *Histoire de France,* t. II, 1833, p. 670-671. Voir encore, sur le « pont étroit », J. Michelet, *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille,* Paris, Hachette-Paulin, 1845, p. 244.

nité qu'il écrira trente ans plus tard, dans un esprit du reste bien différent.

J'ai marqué plus haut que l'auteur de ce beau finale sur le gothique avait rejeté la méthode comparative des antiquaires. Mais il ne s'est pas interdit pour autant de décrire, ou plutôt de caractériser, si je puis dire, moralement, plusieurs chefs-d'œuvre de l'art ogival. Ces notations n'entrent pas moins dans notre propos que sa théorie générale. Consacrons-leur quelques instants.

IV

Michelet avait voyagé en Allemagne dès 1828. Son âme romantique se porte volontiers, nous l'avons vu, vers le Rhin et ses cathédrales. *Le Rhin dans la littérature française,* admirable sujet! Et comme l'auteur du *Tableau de la France* fait sentir cette fascination poétique, en s'adjurant lui-même de ne pas franchir la ligne des Vosges ! « Si je vous découvrais, divine flèche de Strasbourg, si j'apercevais mon héroïque Rhin, je pourrais bien m'en aller au courant du fleuve, bercé par leurs légendes, vers la rouge cathédrale de Mayence, vers celle de Cologne, et jusqu'à l'océan... » Mayence, l'église de l'Empire; Cologne, l'église des reliques...[32] Cologne, comme Strasbourg, offre un élan, un mouvement d'ascension, que l'on ne retrouve guère, il faut en convenir, dans notre cathédrale à nous, dans Notre-Dame de Paris.

Et puis, comment parler de celle-ci deux ans après le roman de V. Hugo ? Michelet s'excuse ainsi de sa brièveté : « Quelqu'un a marqué ce monument d'une telle griffe de lion, que personne désormais ne se hasardera d'y toucher. C'est sa chose désormais... Il a bâti, à côté de la vieille cathédrale, une cathédrale de poésie, aussi ferme que les fondements de l'autre, aussi haute que ses tours. »[33] Sainte-Beuve ne s'exprimera pas différemment en 1864, dans un article sur Viollet-le-Duc.[34] Cette louange de Michelet, on pense bien que V. Hugo ne l'a pas laissée sans réponse : le 5 janvier 1834, il lui écrit

[32] *Histoire de France,* t. II, 1833, p. 79-80 ; t. I, 1833, p. 294 (à propos de la mission de saint Boniface en Germanie).

[33] *Ibid.,* t. II, p. 684.

[34] *Nouveaux Lundis,* deuxième édition revue, t. VII, Michel Lévy frères, 1872, p. 159 : « La *Notre-Dame* du poëte, c'était une inspiration à côté, une création ».

dans le même style : « Je vous remercie de m'avoir ciselé ce bas-relief sur le mur de votre imposant édifice. »[35] — Fort bien. Le dirai-je pourtant ? Je crois sentir chez Michelet un peu de froideur, comme s'il en voulait à Notre-Dame de la gloire qu'elle doit à son rival. Regardez-la, elle ne prie pas, elle raconte. Du moins par là l'historien la refait sienne. Hugo avait écrit de l'architecture jusqu'au XVe siècle, qu'elle a été le grand livre de l'humanité, son *registre principal.*[36] Michelet voit dans Notre-Dame « le *grand registre* des destinées de la monarchie » : un registre où se lisent d'assez vilaines choses... Le portail septentrional n'a-t-il pas été fondé par Philippe-le-Bel de la dépouille des Templiers ?[37] Qui l'eût dit ? le Parisien Michelet, en face de sa Notre-Dame, manque de ferveur.

Il parle mieux de Saint-Denis, l'église des tombeaux : non pas « une sombre et triste nécropole païenne, mais... toute brillante de foi et d'espoir..., élancée et légère, comme pour moins peser sur les morts ». Pareille à « l'âme de saint Louis qui l'a bâtie », elle est large et sans ombre. L'escalier surtout qui va de la nef au chœur retient les regards. N'attend-il pas « le cortège des générations qui doivent monter, descendre avec la dépouille des rois » ? Cet escalier paraît si grandiose que douze ans plus tard, Michelet y situera l'apothéose du prêtre, revêtu par cette ascension d'un dangereux prestige...[38]

Mais n'anticipons pas davantage. Accompagnons plutôt le voyageur dans sa visite de 1833 à la cathédrale de Reims. Les Français de ma génération ne pensent guère à cette église sans se souvenir des obus allemands qui l'ont défigurée, il y a quarante ans. Pour Michelet et ses contemporains, Notre-Dame de Reims, c'était l'église du Sacre, où le dernier des Bourbons avait reçu l'onction sainte. D'où une idée de festivité, à quoi s'accordait la richesse fleurie de l'édifice. Les oiseaux sculptés rappelaient ceux qu'on avait lâchés dans la cérémonie de 1825 : V. Hugo les avait suivis du regard, errant effarouchés dans le nuage lumineux d'encens qui emplissait la nef.[39] Mais, en 1833, ces réjouissances appartenaient à un passé révolu. Louis-Philippe n'avait

[35] Cité dans Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps (avec de nombreux documents inédits)*, Librairie Académique Perrin & Cie, 1926, p. 45.

[36] *Notre-Dame de Paris*, éd. de l'Imprimerie nationale, 1904, p. 147.

[37] *Histoire de France*, t. II, p. 684. Cette dernière idée se représentera souvent à Michelet : *Histoire de France au XVIe siècle, La Ligue et Henri IV*, Paris, Chamerot, 1856, p. 90 (c'est le t. X de l'*Histoire de France*) ; *Histoire du XIXe siècle, Directoire ; Origine des Bonaparte*, Paris, Librairie Germer Baillière, 1872, p. 21.

[38] *Histoire de France*, t. II, 1833, p. 685 ; *Du Prêtre*, etc., 1845, p. 183.

[39] Michelet, Préface de 1869, *Histoire de France, nouvelle édition*, t. I, 1871, p. XXXV ; V. Hugo, *William Shakespeare*, édition citée, 1937, p. 254 (Reliquat).

pas été *trôné*, selon l'expression de la petite bonne de Renan.[40] Et si l'église dans sa « coquetterie colossale » semblait attendre une fête, l'effet n'en était que plus triste : « la fête ne revient plus ».

Seulement, les écussons et les emblèmes sont toujours là, symbolisant l'alliance du trône et de l'autel. Comme on comprend le sort du peuple pilorié là-haut, percé de coups ![41] Du sang dans les fondements de Notre-Dame de Paris, du sang sous un clocher de Notre-Dame de Reims...

Que la monographie de Povillon-Piérard ait induit Michelet en erreur ; que ces figures, où il voyait des victimes de Louis XI ou d'un évêque,[42] ne soient qu'« un caprice d'artiste sans intention satirique ni vengeresse »,[43] peu importe. Ce qu'il faut souligner, c'est à quel point ce détail, insignifiant pour l'histoire de l'art, a parlé à notre historien moraliste, en qui se prépare, de loin, le polémiste anticlérical auquel nous aurons bientôt affaire.

Ce second Michelet est tout près d'apparaître en 1842, lorsqu'il fait ce voyage d'Allemagne dont G. Monod a publié le *Journal* dès 1905. Pour une fois, je ne choisirai dans ses Notes que des impressions esthétiques. Il admire toujours la flèche de Strasbourg, « forte et pleine, point grêle ni maigre ». Saisissant au passage une « harmonie physique », selon l'expression de Chateaubriand, il la trouve, cette flèche, « digne de la grandeur de cette plaine, de l'ampleur du Rhin ». L'intérieur de l'édifice lui révèle la « musique architecturale », soit qu'il l'entende à la façon de Hugo, ou qu'il transpose l'effet produit par une illumination subite : « Toute l'église chante... Ce qui me frappe dans cette église, c'est un souffle *musical* qui y est partout sensible... » Le soir, à huit heures, l'obscurcissement donne lieu à une autre harmonie, moins physique celle-ci que morale, entre cet intérieur d'église et l'âme du visiteur, assombrie par la mort récente de son amie Mme Dumesnil.[44]

[40] Voir *Le dîner celtique*, dans *Feuilles détachées. Œuvres complètes d'Ernest Renan*, t. II, édition définitive établie par Henriette Psichari, Calmann-Lévy [1948], p. 999.

[41] Michelet, *Histoire de France*, t. II, 1833, pp. 685, 692 et n. 1 ; G. Monod, *La vie et la pensée*, etc., t. I, p. 262.

[42] Povillon-Piérard, *Description historique de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Rheims*, etc., Rheims, 1823, pp. 127-128 et 128 n. 1.

[43] C'est ce qu'a soutenu Louis Paris. Cf. Etienne Moreau-Nélaton, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, in-4°, (s. d.), p. 100-101.

[44] Gabriel Monod, *Jules Michelet, Etudes*, etc., 1905, pp. 139-140, 142 et n. 1, p. 144-145.

V

Au moment d'aborder la dernière partie de cet exposé ,retournons-nous un instant pour jeter un regard sur ce que nous allons quitter. Dans un de ses livres, Michelet parle d'un phénomène qu'il appelle après Dante *transhumanation,* c'est-à-dire l'absorption complète d'une personne dans une autre. N'est-ce pas un peu l'acte de l'historien qui s'assimile soit un personnage, soit une collectivité, soit, comme il l'a fait en 1833, une forme d'art ? Seulement, tant que le génie architectural du moyen âge a monté, Michelet monte avec lui. L'heure vient-elle où ce génie s'arrête et décline, Michelet se détache, il regarde cette décadence du gothique avec les yeux pénétrants d'un médecin. Car si l'église n'est plus lui-même, elle est une personne encore. Cette profusion d'ornements, cette « dentelle de pierre filée au fuseau des fées », il y reconnaît les artifices d'une femme qui, sentant venir l'âge et la maladie, recourt aux raffinements de la toilette pour donner le change aux autres et à elle-même. Si jolie qu'il trouve cette parure, Michelet ne s'y trompe pas : « Vous avez beau faire, souffrante beauté, le bracelet flotte autour d'un bras amaigri ». Et lisant chez Caumont que ces ciselures semblent « rivaliser avec les subtilités de la pensée »,[45] Michelet entre dans cette idée, mais pour l'enfiévrer en quelque sorte, pour dénoncer l'opiniâtreté d'une passion qui divise et subdivise la matière sans y trouver son Dieu.[46]

Ainsi, dès cette fin de son tome II, l'historien se déprend de ce qu'il avait embrassé. A mesure que l'on tourne les pages, ses réserves s'accentuent, à la fois contre la forme de l'architecture gothique et contre son principe social. Ces masses énormes sur de fines colonnettes, n'est-ce pas un défi au bon sens ? ces innombrables contreforts appliqués à l'église, ne lui donnent-ils pas l'air d'un bâtiment peu solide ou inachevé ? Et puis, cette société médiévale était trop inégale, trop injuste : l'Eglise sortie du peuple l'a trahi de bonne heure. La défaillance de cet art était donc inévitable.[47]

Voilà, n'est-il pas vrai ? bien des froideurs. Mais dans cet écrit de 1833, elles sont comme attiédies par la chaude atmosphère où elles se

[45] *Cours d'Antiquités,* etc., t. IV, p. 271-272.
[46] *Histoire de France,* t. II, 1833, p. 686-687.
[47] *Ibid.,* pp. 689-692.

produisent tardivement. Aussi ne les sent-on qu'à demi. Elles n'en sont pas moins réelles, et Michelet aura raison de les rappeler lorsqu'on voudra plus tard le mettre en pleine contradiction avec lui-même. Est-ce à dire que ses idées, que ses sentiments quant à l'objet qui nous occupe ne se soient pas profondément transformées ? Personne ne peut songer à le soutenir.

La courbe de vie de Michelet, s'il faut ici en donner un aperçu, je ne la dessinerai pas autrement que ne l'a fait René Bray. Avec cette pondération qui le maintenait dans la droite ligne de la vérité, Bray a écrit là-dessus quelques lignes définitives, en tête de son édition des Lettres de l'historien à Charles Monnard : « On a dit parfois que l'année 1842 avait coupé la vie de Michelet en deux parties... Cette rupture est imaginaire [;] ... la vie de Michelet présente une réelle continuité. Il n'en reste pas moins qu'autour de l'année 1842, l'historien évolue rapidement, etc... »[48] C'est l'exactitude même.

Cette accélération, les années qui précèdent depuis 1833, et qui appartiennent encore au Michelet « para-chrétien »,[49] ces années l'ont préparée peu à peu. Il suffit pour s'en convaincre de rapprocher deux citations qui se trouvent encadrer cette période. Je n'ai pas parlé, en racontant ses visites aux cathédrales, des remarques que le futur auteur de *la Sorcière* faisait sur les figures de démons. Il lui arriva même — c'était encore à Reims — de trouver à un chœur de chevaliers nains une expression à ce point ironique, qu'il ne fut pas loin d'y voir le diable, « le diable qui bat des ailes sur la maison de Dieu », à moins que ce ne soit « le génie de la France qui travaille et rit de son travail, l'*alouette*, l'oiseau gaulois, etc... »[50] Neuf ans plus tard, en mai 1842, Michelet à Paris écrit cete note que je crois inédite :[51] « Quand nous passons au parvis devant la cathédrale et que nous voyons sur nos têtes cette harmonie colossale, ces martyrs, ces saints, ces docteurs, nous croyons entendre un concert qui monte de la terre au ciel, un immense alléluia, un majestueux noël ». (Ravissante illusion que Michelet avait partagée dans ses meilleurs moments de sympathie pour le moyen âge.) Mais écoutons la suite : « Et puis, continue-t-il, si vous regardez une à une ces figures qui sont pour la plupart des portraits, qui nous ressemblent tout à fait et qui sont presque nous-

[48] René Bray, *Au temps des « Jésuites » et du « Prêtre » : Michelet et les libéraux vaudois,* dans *Mélanges... offerts à Edmond Huguet,* Boivin & Cie, 1940, p. 363.

[49] « ... les Temps para-chrétiens de son Histoire » (R. Barthes, *op. cit.*, p. 161).

[50] G. Monod, *La vie et la pensée,* etc., t. I, p. 262.

[51] Bibl. Saint-Fargeau, Fonds Michelet, A 3782 c 4.

mêmes, vous n'entendrez plus ni alléluia, ni noël sur leurs visages inquiets, abattus, vous lisez plutôt le *dies irae* ». Comment en effet « chanter et se réjouir parmi les embûches du Diable ? » « Ne voyez-vous pas planer partout sur l'église cette ombre de chauve-souris ? » — Tout à l'heure l'alouette, maintenant la chauve-souris... Il y a quelque chose de changé dans le ciel intérieur de Michelet.

VI

Je n'ai pas à raconter comment, à partir de 1843, l'œuvre de Michelet devient une histoire « engagée », comme nous disons ; une histoire passionnée; une histoire vengeance. Grande fut son amertume de s'apercevoir qu'il avait fait, si l'on me permet cette expression, de la réclame pour son adversaire. Il avait cru embaumer un mort, et voilà que le clergé reprenait vie et vigueur, en partie grâce à l'admiration dont on avait entouré l'art chrétien. Le prêtre avait fini par s'apercevoir du « poétique reflet » que lui prêtait l'église, il se renveloppait de ce glorieux manteau. Et Michelet de réfléchir à la part qu'il avait eue dans cette *résurrection* trop réelle : « Ce dernier avantage, écrit-il en 1845, qui le leur a donné ? Nous-mêmes. C'est nous qui, dans notre candeur, avons relevé, rebâti en quelque sorte ces églises qu'ils méconnaissaient » — et qui lui restent encore assez chères, à lui, pour qu'il souffre des restaurations auxquelles procède sous ses yeux « la conjuration du maçon et du prêtre ».[52] Les restaurations de nos édifices religieux: ai-je besoin de rappeler à quelles discussions elles ont donné lieu au cours du XIXe siècle ? Lorsque Michelet, dix ans plus tard, retrouve ce sujet, son cœur a cessé de s'intéresser pour ces monuments autour desquels d'autres s'empressent. Il se répète un texte qu'il avait remarqué dès 1843 dans *le Semeur* du mois de juillet, un sermon de votre compatriote Alexandre Vinet, sur le risque que court l'âme religieuse en s'occupant trop du matériel. « Est-ce là ce que vous regardez ? » ce mot de Jésus aux disciples qui admiraient le temple,[53] nous pouvons nous l'adresser à nous-mêmes. Ainsi fortifié, le spiritualisme de Michelet n'a pas de peine à concevoir un meilleur

[52] *Du Prêtre*, etc., 1845, pp. 180-181 et 181 n. 1.

[53] *Le Semeur, Journal philosophique et littéraire*, t. XII, Paris, Au bureau du Semeur, 1843, pp. 221-223, 229-232. Ces pages, destinées aux *Etudes Evangéliques* (1847), avaient été imprimées dans les numéros du 12 et du 19 juillet 1843, sous le

emploi des millions que l'Etat et les villes accordaient aux entrepreneurs : « ... Avec le prix de deux restaurations de Notre-Dame on eût fondé une autre église plus vivante et plus selon Dieu : l'enseignement primaire, l'éducation universelle du pauvre ».[54] Les pierres mortes ne valent pas ces pierres vivantes, qui fonderaient la cité future.

La phrase que je viens de citer appartient à l'*Introduction* de cent soixante pages, mise par Michelet en tête du tome VII de son *Histoire (Renaissance).* Texte capital, aussi important pour la connaissance du second Michelet que la fin du tome II l'a été pour celle du premier. Dans cette *Introduction,* l'auteur revient de nouveau sur son enthousiasme d'autrefois, « trop aveugle enthousiasme », qu'il explique maintenant « par un mot : nous devinions, et nous avions la fièvre de la divination ». Sur quoi il ajoute, en manière d'excuse : « Les textes qui ont éclairci le sujet n'étaient pas publiés ».[55]

Ceci n'est exact qu'à moitié. Prenons la question à laquelle Michelet pense très probablement : celle des architectes qui ont dirigé la construction des cathédrales gothiques. En 1833, Michelet en parle comme s'ils avaient tous appartenu à l'Eglise : comment des hommes mariés auraient-ils eu assez de force intérieure, assez d'élan pour soulever la voûte du chœur de Cologne, ou la flèche de Strasbourg ? Voilà ce que nous lisons au tome II de l'*Histoire de France,*[56] et ce que nous n'y lirions pas si Michelet avait étudié Caumont plus attentivement. Il y aurait rencontré ce passage : « Beaucoup d'habiles architectes du XIIIe siècle n'appartenaient point au clergé ; l'époque hiératique était passée comme le pense M. Vitet, etc... »[57] Ignorant cette page, Michelet ne découvrit ces idées que douze ans plus tard, dans l'ouvrage que ce même Ludovic Vitet publia en 1845 sous le titre *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon.* Vitet distinguait les époques : l'architecture n'est restée entre les mains des clercs que jusqu'au XIIe siècle. Ensuite elle passe presque entièrement aux laïques, à des « bourgeois, vivant de leurs œuvres, et la plupart mariés ».[58] Vous imaginez avec

titre : *Les Pierres du Temple.* Michelet suivait alors dans *le Semeur* l'effet de sa polémique contre les Jésuites (le 2 août, le numéro commence par un c. r. de l'ouvrage « *Des Jésuites,* par MM. Michelet et Quinet. 1. vol... ».

[54] Voir dans G. Monod, *Jules Michelet,* etc., 1905, la citation de la p. 130 ; *Histoire de France,* etc., *Renaissance,* 1855, pp. CLVII et CLIX.

[55] *Ibidem,* p. CLV.

[56] 1833, pp. 679, 169.

[57] *Cours d'Antiquités,* etc., t. IV, p. 281.

[58] *Monographie,* etc., Imprimerie Royale. Dans la *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France... Troisième série, Archéologie,* p. 122. Voir toutes ces pages 120 et suiv.

quel empressement Michelet, devenu l'adversaire du célibat ecclésiastique, s'empara de ces indications, et fit son *mea culpa* : « J'ai commis une grave erreur que je dois rectifier, etc... »[59]

Ce n'est pas tout. Notre historien avait un élève et un ami dans la personne de Jules Quicherat, le frère du latiniste Louis. Ce Jules Quicherat avait été appelé à inaugurer un cours d'archéologie nationale à l'Ecole des Chartes reconstituée. Michelet, qui le voyait souvent, avait ainsi des échos de cet enseignement. Par là, il apprit deux nouvelles faiblesses de l'architecture gothique : 1° cet art n'a calculé que tard, *in extremis,* au XVe siècle, pour la flèche de Strasbourg ; et 2° ses œuvres sont à ce point caduques que si elles subsistent encore, c'est qu'elles ont été « l'objet d'un continuel raccommodage ».[60]

Aussi bien, on aurait pu s'en douter, pour peu qu'on fît attention à tous ces appuis extérieurs ,que Michelet avait critiqués dès 1833 et qui portent maintenant le poids accru de sa sévérité. Le plus simple bon sens indique l'inutilité du calcul pour des empiristes qui ont pris l'habitude de soutenir du dehors ce qui viendrait à faiblir. Avec cette imagination sans mesure — sa grandeur et sa faiblesse — Michelet ne tarit pas de comparaisons dénigrantes : à quoi ressemblent, je vous le demande, ces contreforts, ces arcs-boutants ? Ne les prendrait-on pas pour un échafaudage oublié du maçon, que dis-je ? pour des « béquilles architecturales », que dis-je encore ? pour « un cortège de membres grêles » que l'église, faible insecte, traîne après elle, et « qui, blessés, [la] feront choir » ?[61] Un homme répondit à ces exagérations : Sainte-Beuve, neuf ans après, qui, plus fidèle à sa ferveur de 1830, prit sur ce point la défense de l'art gothique.[62]

Il serait trop facile de continuer cette confrontation des deux Michelets. L'*Introduction* de 1855 offre assez de mots significatifs : « *maladie,... manie* du gothique », « *déroute* du gothique »[63]. Mais pour que Michelet se montre si dur envers ce qu'il a aimé, il faut qu'il

[59] *Du Prêtre,* etc., 1845, p. 180 n. 1 ; *Histoire de France,* etc. *Renaissance,* 1855, p. CLVI. En 1845, Michelet, comme Vitet, écrit : « ... des laïques, le plus souvent mariés ». « Le plus souvent » tombe en 1855. Michelet tenait tant à cette vérité rétablie qu'il la rappelle encore dans son dernier livre, *Histoire du XIXe siècle. Jusqu'à Waterloo.* Michel Lévy frères, 1875, p. 72 n. 1.

[60] *Histoire de France,* etc. *Renaissance,* 1855, pp. CLVIII-CLIX.

[61] *Ibid.* et pp. LXXXII-LXXXIII, LXXVII. Dans *La Sorcière* encore (1862), Michelet montre plus fortement la vanité de ces soutiens. Ils n'ont pu empêcher le « dégel » de ce cristal où s'était « prise » l'architecture vers 1300 (*La Sorcière,* p. 99).

[62] *Nouveaux Lundis,* édition citée, t. VII, p. 181 : « ... Ces contreforts et... ces arcs boutants extérieurs où les médisants ont voulu voir des béquilles, où il est aussi aisé de voir des rames ou des ailes... »

[63] *Histoire de France,* etc. *Renaissance,* p. CLIV.

aime ailleurs. A cette époque, le drame de l'histoire, chez lui, se rapproche du mélodrame : au traître s'oppose le héros, à Guise, Coligny. Le héros de l'architecture, c'est Brunelleschi, dont Vasari a raconté l'histoire. La nuit, disons mieux, le crépuscule,[64] ne serait pas tombé sur Strasbourg et Cologne, si le jour ne se levait derrière la coupole de la cathédrale de Florence, où Michelet admire désormais le génie de la Renaissance : la réconciliation de l'art et de la raison, le mariage du beau et du vrai.[65]

VII

Nous voici au terme de cet exposé. Comme on pouvait le prévoir, ce que Michelet nous a dit de l'architecture gothique n'est pas pour augmenter beaucoup nos connaissances. Nous avons appris davantage et sur son temps et surtout sur lui-même.

Encore, pour ce qui est de son temps, ai-je dû laisser de côté plus d'un courant d'idées que notre sujet nous invitait à suivre. On se doute bien, par exemple, que Michelet n'a pas mis en regard des cathédrales gothiques le seul dôme de Florence. Il leur a opposé aussi le génie du paganisme : au gothique si fragile, la solidité des monuments romains ; à un art surnaturel et subordonné à une religion, l'art rationnel et désintéressé des Grecs. Caumont déjà avait distingué la beauté chrétienne et la beauté païenne.[66] En considérant à son tour cette grande question d'esthétique,[67] Michelet conduit à Renan.

Il suffit d'entr'ouvrir cette perspective. Nous avons assez fait aujourd'hui en retraçant, en revivant suivant sa propre méthode, une des aventures les plus voyantes de cet esprit passionné. Un jour qu'il rentrait d'une course outre-Rhin, il jeta sur le papier cette réflexion : « Combien j'ai voyagé en Jules Michelet plus qu'en Allemagne ! »[68] Eh bien ! nous aussi, nous avons voyagé en Jules Michelet. Si nous confrontions nos impressions de route, je crois bien qu'une conclusion

[64] Voir en effet plus haut p. 24, à la n. 25, un reste non effacé de l'ancienne admiration pour le gothique.

[65] Cf. *Histoire de France*, etc. *Renaissance*, 1855, p. LXXXV.

[66] *Cours d'Antiquités*, etc., t. IV, p. 246-247. Voir aussi pp. 270-272.

[67] *Histoire de France*, t. II, 1833, pp. 689-691 ; *Histoire de France*, etc. *Renaissance*, p. LXXVIII.

[68] Cité par J.-M. Carré, *op, cit.*, p. 142.

commune s'en dégagerait : à savoir qu'une forme d'art comme l'architecture gothique, mise en contact avec le *moi* de Michelet, n'a pas été un moins puissant réactif que les personnages ou les régimes de l'histoire. L'être qui s'est ainsi révélé, c'est bien celui que nous connaissions, l'écrivain de violente originalité sur qui Flaubert, en 1864, portait déjà le jugement que voici : « Tous tant que nous sommes, grands et petits, nous sommes d'affreux classiques. Hugo n'est qu'un classique révolutionnaire ; le seul romantique français aura été le père Michelet... Il a monté l'histoire à la hauteur de la poésie ».[69]

Je n'ignore pas que Michelet, qui se voulait historien très positif, s'offensait d'être appelé poète. C'est pourtant ce don, le « talent d'artiste, qui donne à [l']œuvre sa pérennité».[70] Ce jugement de René Bray, comment n'y pas souscrire ? Nous avons aujourd'hui assez de recul pour l'affirmer : c'est bien par là, n'en déplaise à ses mânes, que Jules Michelet est resté, par là aussi qu'il restera.

[69] Gustave Flaubert, *Correspondance. Supplément [t. II] (1864-1871)*, Jacques Lambert, libraire-éditeur, 1954, p. 20.

[70] *Michelet. Choix de textes et préface par René Bray.* Editions de la librairie de l'Université, Fribourg, 1943, p. 12

Jean POMMIER.